

...Nous, qui avons tellement d'espace et si peu de temps, nous nous ferons nomades...
» Annie Lebrun

Roses rouges, le temps d'un bivouac

"...La flamme nous force à imaginer. Devant une flamme, dès qu'on rêve, ce que l'on perçoit n'est rien au regard de ce qu'on imagine..."
Gaston Bachelard

Avant toute autre considération...

« L'un de nos rêves de rien du tout serait qu'un rosier grimpant et surtout géant vienne à éclore, soudain, entre deux pavés, au beau milieu d'une place de votre ville, avec sa complication de tiges, ses fleurs et ses épines tout à la fois ; et bien sûr au moment où vous l'attendriez le moins. »

C'est inédit dans notre parcours : l'espace public choisi pour la représentation sera entièrement vide à l'arrivée des spectatrices et des spectateurs ; rien qui ne puisse leur indiquer la nature du spectacle qui va avoir lieu.

Dans la nuit et le silence, une femme pénètre dans l'espace vide, s'approche du public, tirant derrière elle un petit chariot débordant de rouleaux de papiers de couleurs. Elle se met à confectionner une rose de papier puis l'offre à un spectateur, une spectatrice ; elle repart enfin, tirant derrière elle son chariot. Des musicien.nes ambulante.s la remplacent alors et, en musique, emplissent à leur tour l'espace. D'autres, artistes et technicien.nes les suivent et entreprennent de dresser un feu de camp géant (longues perches et montants enchevêtrés sous lesquels est allumé un feu, foyer des campements nomades). Puis les mêmes vont chercher de grandes charrettes (chariots des nomades) qu'ils vont adosser au grand feu de camp. Arrimées ensemble, elles vont former une sorte de grande estrade où va se dresser une haute toile (de tente nomade ou voile de bateau ?). Vont alors s'y succéder les images (ombres et peinture dégoulinante) exécutées en direct par une plasticienne accompagnée par les musicien.nes qui, tout en se déplaçant au long du spectacle y prendront parfois place également ; le tout sera augmenté de poèmes scandés par une comédienne qui aura pris place sur une autre charrette, plus petite.

Le démontage de l'ensemble se fera également dans le temps même de la représentation, les charrettes chargées des reliefs du spectacle disparaissant au loin, pour laisser place nette (peut-être deux ou trois taches de couleur tout de même) à l'issue de la rencontre.

Une sorte de poème...

Nous n'avons jamais rêvé que d'une sorte de théâtre : celui dont les images naîtraient spontanément, dans une étincelle, de la conjonction de notre regard et de celui de chacun de nos spectateurs réunis.

Avec « Roses rouges, le temps d'un bivouac », nous tentons de composer sur scène une sorte de bouquet de poèmes où il est question, entre autres modestes considérations sur le monde, de l'éclosion et de l'éploiement de l'art, de la germination dans l'acte de création... qui aurait des allures de célébration de la vie. Nous y faisons une bonne place à l'évocation d'un monde révolu ou plutôt d'une certaine vision du monde qui, si elle est désormais obsolète, pourrait, à notre sens, être remise, avec profit, au goût du jour ; une sorte de clin d'œil enthousiaste à toutes celles et ceux qui, il n'y a pas si longtemps encore, bougeaient, se déplaçaient encore, à travers le monde, en tribus entières, leur maison sur le dos ; qui avaient fait de leur vie un voyage, dont la vie même était un voyage. Nous aimons à penser que l'élan spontané qui poussait irrésistiblement sur les routes les gens du voyage, relevait d'une forme élémentaire de résistance à la tyrannie de la giration terrestre autour du soleil. Une vie en mouvement, à contretemps. Il semblerait qu'aujourd'hui, certaines formes de tyrannie auxquelles toute résistance s'avère autrement plus âpre à opposer, ont pris le pas sur cette cause naturelle et poussent d'autres populations sur le chemin de l'exil. Mais, loin de ces turbulences, et jusqu'à peu, avaient toujours existé en quelque partie du monde certains peuples que personne n'avait jetés sur les routes et qui, en toute liberté, faisaient leur ordinaire d'horizon en perpétuel mouvement ; en une vivante réminiscence de l'humanité balbutiante. Et, de la même façon, l'image des oiseaux migrants s'invite en notre célébration ; d'autant plus naturellement que les derniers rapports sur les probables conséquences du traitement nuisible imposé à notre planète ne promettent pas non plus l'avenir le plus radieux à nos commensaux les oiseaux de passage et leurs modes d'existence voyageuse. Et puis d'autres motifs, encore ; une sorte de bouquet de poèmes donc.

Nos images

Faire spectacle dans la rue, c'est renoncer à la maîtrise totale que nous avons au théâtre, de notre espace de jeu. Faire spectacle dans la rue, c'est laisser à chaque spectateur le soin de délimiter lui-même le cadre et le hors-champ de ses images.

Depuis que nous donnons notre théâtre dans les rues et les grands espaces, nous faisons la part belle au « hors-cadre » dans l'élaboration de nos images de spectacle. Et si l'on a souvent qualifié nos spectacles de « visuels », alors même que le texte et la musique y prenaient, chacun, une part tout aussi active, c'est assurément parce que notre manière d'adresser aux spectateurs et aux spectatrices, autrement dit, notre écriture de scène, s'est toujours largement nourrie des abords immédiats de notre scène, le cadre et le hors-cadre de nos images, où l'œil parfois s'égare,

voire des contingences de leur fabrication, et ce, au moins autant que de nos images elles-mêmes, censées pourtant composer le cœur de nos récits. Pour exemple la récente trilogie des images peintes (Page Blanche, Quatre Soleils, La tortue de Gauguin), où nous avons exalté le geste du peintre au point de l'intégrer totalement à l'image qu'il fabrique, à le rendre indissociable des œuvres qu'il produit, à vue, devant les spectateurs et les spectatrices.

Un autre caractère de nos images est cette référence répétée aux artistes anonymes, parfois sous forme de simple allusion, souvent d'hommage réitéré à ceux que l'on se plaît à nommer « les artistes de peu », ceux et celles dont le nom ne sera jamais gravé dans le marbre ; c'est qu'en tant qu'artistes de rue, nous nous identifions aisément à eux et à elles, et que, de tout temps, nous nous sommes nous-mêmes considérés comme des artistes « hors-cadre » ; non pas pour déplorer ce singulier statut ; ni pour nous en féliciter plus que de mesure d'ailleurs, mais bien pour tenter d'expliquer notre propension à ne jamais trop apprêter nos images peintes, à ne pas les vernir ; à les montrer telles qu'à l'instant même où elles se fabriquent, dans leur jus d'atelier, en n'évitant pas de dépasser un peu les bords et surtout à ne jamais les conserver, une fois achevées. Et tout ça parce que ce qui nous intéresse dans les images de scène, c'est davantage de faire spectacle de leur apparition et de leur élaboration, que de donner à les contempler dans leur version achevée ; de donner ensuite un sens, dans le même mouvement, au spectacle de leur disparition.

Autrement dit, comme le texte ne se conçoit pas, au théâtre, sans la présence du corps qui le profère, une image de spectacle comme nous la concevons, procède de cette coexistence, à la fois du cœur de la surface peinte qui s'élabore, s'épanouit, se dévoile et finalement disparaît, et du « hors-cadre », à savoir l'artiste présent qui la produit, son geste, ses outils, le dispositif scénique dans son entier et l'espace alentour où l'œil se perd.

La rue, la nuit

« Que la fête commence donc, car, pour tous les nomades du monde, il s'agit avant tout de nommer les chemins qu'on arpente, de peindre les routes qu'on sillonne. Il nous faut chanter à tue-tête le vent qu'on poursuit, l'horizon qu'on repousse ! »

Il y a, dans notre humeur, cet éternel balancement, qui pourrait être celui, modulé, des saisons ; entre l'éploiement vital du printemps qui s'épanche et les frimas de l'hiver, entre lumière intense et froides ombres. Oui, il y a la rue, et la nuit. Il y a, plus que jamais, le besoin d'opposer à l'architectonique monumentale et froide des villes de notre temps, la fragilité de nos matériaux dérisoires et la fugacité de nos images ; la nécessité d'opposer à la cacophonie des villes de notre temps, le souffle de nos voix, le velouté des archets sur nos cordes ; le désir d'opposer à l'éclairage brutal et continu des villes de notre temps...la nuit du théâtre.

Choisir la rue, l'espace public, pour y partager nos mots et nos images nous a toujours semblé une démarche à la fois plus périlleuse et plus

spontanée que celle qui consiste à nous produire dans un lieu strictement dévolu au théâtre : confrontation aux éléments, le goût salé d'une course au grand large, mais avant tout, désir de rencontre, sans protocole et sans intermédiaire, avec un public composite, hétéroclite, une sorte de non-public, en somme. À notre idée, jouer dans la rue, ce n'est pas nous couler dans le bitume, nous emboîter à son architecture minérale, obéir à ses invites à la déambulation ou ses propositions d'occupation. Non, notre approche de la rue n'est ni opportuniste ni décorative. C'est peut être même le contraire ; comme une sorte de bravade, une manière de défi à son égard. Faire, dans la rue, spectacle des gestes de la création plastique c'est bien sûr prendre en compte le contexte de la rue, des circulations de ses publics, contexte qui, par conséquent, participe à plein à notre écriture. Mais c'est aussi abattre symboliquement les murs de l'atelier de l'artiste, c'est, plus concrètement encore, réduire la distance entre l'œuvre et le public dans un espace que ce dernier est en mesure d'accaparer de droit. C'est suggérer à ce dernier ce que pourrait signifier une réappropriation par les citoyens de leur espace public. Le temps d'ouvrir une brèche et de la refermer ; non sans avoir, si possible, laissé se répandre sur le pavé, trois petites taches de peinture indélébile ; trois petites taches ... et puis s'en vont.

Comme un retour aux sources...

"Nous sommes faits du jet de la pierre qui fuse, nous sommes faits de la bise rose aux matins de gel, nous sommes faits des tressauts du torrent aux versants des vallons, du mugissement sourd des pins sous le vent des sommets, nous sommes faits du vol fulgurant de l'autour, du mouvement de la vague, du charroi des nuages... Nous sommes faits de l'incandescent tracé du voyage"

Une tente... C'est l'abri de fortune par excellence. De la simple bâche tendue à quelques poteaux de bois à la forme plus sophistiquée du chapiteau, c'est le toit des nomades par excellence, qui les accompagne au gré de leurs déplacements.

Notre dispositif relève plus modestement du « castelet » ambulante des montreurs d'ombres d'autrefois, d'Extrême-Orient ou du pourtour de la Méditerranée. Ces précaires et éphémères édifices accueillent montreurs et musiciens autour d'une flamme, centrale, d'un écran de toile et d'un petit peuple de figurines de cuir translucide.

Des nomades... Quand le mot « nomade » désigne celle ou celui qui traverse le monde sans se fixer nulle part, la magie de l'anagramme lui confère de surcroît la faculté de le posséder ; la nomade ou le nomade serait celle ou celui qui « a le monde » ! Le monde appartiendrait donc à qui le parcourt et non à qui, en s'y fixant tente de l'accaparer, de l'exploiter à son profit. Le monde accueillerait plus volontiers celle ou celui qui le traverse sans songer à y inscrire sa

marque indélébile. Nous tenterons ici, pour notre part, de creuser ce réjouissant sillon.

Un feu de camp... Comme on l'a vu, le premier geste du spectacle consistera à installer une sorte de campement, en musique, quelques tréteaux d'un théâtre nomade devant le public et à l'accueillir en allumant un feu de bois, un feu de camp. C'est sans doute autour d'un feu qu'a été conçu le premier spectacle du monde ; d'humaine facture, j'entends. Ou peut-être fut-il, à lui seul le premier spectacle du monde, avec ses flammes vivantes, ses escarbilles, ses brindilles incandescentes, sa braise et ses fumées volatiles. Un feu de camp, c'est déjà le germe d'une idée de société, un appel à la veillée collective, à l'assemblée ; et assurément l'ancêtre du théâtre aussi ou, en tout cas, l'irruption de son décor originel. Source mobile de chaleur et de lumière, c'est bien la trouvaille d'un-e nomade, ça ; son seul repère fiable dans la nuit ; et maîtrisable avec ça, reproductible à l'envi. Contrairement à la scène du théâtre, un feu de camp n'a ni face ni lointain, ni cour ni jardin, pas plus de coulisses ; simple et précaire assemblage de brindilles et de branches entrecroisées, offert à l'étincelle, puis au jaillissement d'une flambée, il invite naturellement à faire cercle autour de lui, à distance respectable. C'est à la chaleur de sa flamme que s'inventent, nuit après nuit, les codes et les coutumes d'une société qui chemine, que s'épanouissent ses récits fondateurs ; tandis qu'un chant s'élève, que s'ébauche un pas rituel de danse, dans le mystère primordial des ombres indociles qu'il attise et projette.

Un programme de transmission et d'action culturelle de 2023 à 2027

« Je cueillerai des roses rouges au sang rouge du soleil d'orient. Je cueillerai des roses rouges sous les nuages roués de vent. Je cueillerai des roses rouges dans le miroitement des torrents. Partout, je cueillerai des roses rouges. Je cueillerai partout des roses rouges »

Les étapes jusqu'ici... de transmission et de création entremêlées...

2023

Notre toute première résidence, fin septembre 2023, au **Festival Misleór de Galway**, a donné lieu à des rencontres préparatoires avec des artistes de la communauté des Travellers (gens du voyage irlandais)

2024

- La deuxième en mars 2024 au **CNAREP de La Rochelle**, a donné lieu à un travail visuel (nouvelles techniques de peinture) et musical (travail, inédit pour nous, de fanfare) ainsi qu'à des interventions en collège (option Arts de rue)
- Une autre en novembre 2024, à la **Maison derrière les arbres de Reipertswiller**, s'est focalisée sur la partie musicale et textuelle du projet et a donné lieu à des enregistrements destinés à sa promotion

2025

À Saverne-Espace Rohan en septembre 2025 puis à Erstein-Centre culturel en novembre 2025 ont eu lieu deux résidences ayant pour but de lier dramaturgiquement l'image, le texte et la musique ; parallèlement étaient menées, sur les thèmes du spectacle, une cueillette de paroles auprès des seniors dans les EHPAD et de la communauté des gens du voyage ainsi que des ateliers participatifs intergénérationnels d'arts plastiques avec, pour objectif, la réalisation de grandes fresques éphémères (au blanc de Meudon) sur les vitres de la Maison de la musique et l'Etappenstall à Erstein

2026

- Des ateliers scolaires ont été menés avec des classes de la **Communauté des Communes de Hanau-La Petite Pierre** ainsi que des rencontres intergénérationnelles, toujours en lien avec le spectacle
- Trois dernières résidences de création à la **Halle Verrière de Meisenthal - Scène conventionnée** en janvier, à la **Cartonnerie de Mesnay -Projet D** et à l'**Espace Encan - CNAREP Sur le pont de La Rochelle** en mai, permettaient enfin la première éclosion de notre spectacle intitulé désormais « **Roses rouges, le temps d'un bivouac** »

2027

Les prochaines étapes ; toujours de transmission et de création entremêlées...

À l'issue de la première du spectacle qui a eu lieu le 30 mai 2026 au **Festival Fêtes le pont ! - CNAREP Sur le pont de La Rochelle**, une prochaine résidence de reprise est prévue en 2027 (objet de la demande présente), et au cours de laquelle seront également mis en œuvre nos futurs programmes de transmission : ateliers d'arts plastiques et/ou de musique en milieu scolaire, auprès d'amateurs ; rencontres avec des habitants, des seniors dans les EHPAD et des gens du voyage de communautés sédentarisées

Ce programme devrait accompagner ponctuellement le spectacle en tournée, à commencer par sa présence dans le cadre du **Festival Villeneuve-en-scènes** en juillet 2027.

CONTACT

compagnie@lucamoros.com

+33 3 88 02 35 37 / +33 6 85 40 15 06

6 rue de Lichtenberg 67430 Reipertswiller (France)

Retrouvez-nous sur notre site :

<http://www.lucamoros.com> Et sur les réseaux sociaux :

@compagnielucamoros